

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

LE JOURNAL DES FAMILLES CANADIENNES

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 16 MAI 1870. No. 13.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE: L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Liste des abonnés.—Quatrième entretien sur la famille.—L'Ange Gardien au foyer domestique.—La Mère Marie de l'Incarnation.—Chronique.—Causerie Agricole.—Aloys et Marguerite.

Liste de nos abonnés dans quelques localités.

(Suite.)

<i>Saint-Thomas, Montmagny</i>	20	abonnés.
<i>Saint-Paul de Montmagny</i>	12	“
<i>L'Islet</i>	15	“
<i>Saint-Giles</i>	13	“
<i>Saint-Dominique-de-Jonquières</i>	13	“
<i>L'Acadie</i>	14	“
<i>Pierreville</i>	14	“
<i>Saint-Félix de Kingsey</i>	13	“
<i>Saint-Casimir</i>	13	“
<i>Saint-Denys</i> ..	14	“
<i>Baie-du-Febvre</i>	13	“
<i>Saint-Léon</i>	12	“

Quatrième Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES, SES OBLIGATIONS,
COMME CHEF DE FAMILLE.

(Suite.)

Nous avons vu, dans notre avant-dernier entretien, que la première disposition au mariage c'est la vocation, et que, pour connaître à quel état il est appelé, un jeune homme, aussitôt après sa première communion, doit prier tous les jours avec ferveur. La seconde disposition à un mariage chrétien, est une conduite sage et chrétienne. Ainsi, un jeune homme, dès ses plus tendres années, doit éviter la compagnie de jeunes débauchés, de ceux qui ont sans cesse la bouche remplie de paroles indécentes, obscènes, de juréments grossiers, d'affreux blasphèmes. Il doit encore éviter ces réunions de jeunes gens des deux sexes, où l'innocence est rarement en sûreté. Il doit fuir l'auberge avec plus de soin qu'il mettrait à s'éloigner d'une caverne, remplie de voleurs, où sa vie serait en grand danger. La compagnie qu'un jeune homme doit préférer à toute autre, est celle de son père et de sa mère. Ah ! un jeune homme qui aime le toit paternel, est à couvert de bien des dangers.

Quand ce jeune homme aura passé six, sept et huit ans dans l'innocence et la pratique de la vertu, il pourra espérer de trouver le trésor qui le rendra riche et heureux pour le reste de ses jours, une femme chrétienne. Dieu se chargera lui-même de la lui amener.

Voyez ce qui a lieu à la première de toutes les unions. Adam était encore dans l'état d'innocence, sa plus grande joie était de converser avec son créateur. Eh ! bien, ce Créateur, pour le récompenser, prépare de ses propres mains celle qu'il doit lui donner pour épouse, et la lui présente lui-même.

Plus tard, voyez encore quelle est la conduite de Dieu, quand il veut donner des épouses aux patriar-

ches, à nos pères dans la foi. Il envoie des princes de sa cour céleste, vers le futur époux, il les charge de le conduire par la main vers celle qui doit être la compagne de sa vie.

Dieu agit encore de la même manière envers ceux qui le craignent et lui consacrent le printemps de leur vie. Il ordonne à leur ange gardien de les conduire vers celle qui doit embellir leur existence, relever leur courage, sécher leurs larmes et les aider à marcher d'un pas ferme dans la voie du salut.

Mais où un jeune homme peut-il espérer de rencontrer une femme selon le cœur de Jésus-Christ? Sera-ce dans les bals, les danses, dans les maisons de jeux, etc.? Quand un jeune homme se dirige vers ces lieux, qu'il interroge son bon ange, qu'il lui demande si c'est bien lui qui guide ses pas au sein de ces réunions, et il entendra une voix intérieure qui lui dira: "Je ne puis vous suivre jusque là, fuyez ces lieux pleins de séductions et où le monde étale ses pompes et ses charmes pour mieux séduire ceux qu'il veut entraîner dans l'abîme." Et ce bon ange, si ce jeune homme est fidèle à sa voix, le conduira dans une autre direction. Il lui arrivera, en toute probabilité, ce qui est arrivé un jour à un brave père de famille, qui nous a ainsi raconté son histoire. Ce père de famille était si heureux dans son ménage, que nous nous décidâmes à lui demander ce qui avait pu lui mériter tant de bonheur. "Monsieur, nous répondit-il, vous avez deviné juste, en me jugeant heureux. Voilà vingt ans que je suis en ménage, et je suis encore à éprouver la moindre peine. Aussi, voyez-vous, c'est un ange que Dieu m'a donné pour femme. Vous n'avez jamais rien vu de si pieux, de si complaisant, de si sensible, etc. Aussi, j'aimerais mieux mourir mille fois, que de lui dire une parole désobligeante. Et mes enfants, elle les a si bien élevés, qu'elle en a fait des petits anges, qui sont toujours empressés autour de moi, qui cherchent à deviner mes moindres désirs, et qui se hâtent de les remplir.

Quant à ce qui a pu me mériter un pareil bonheur, le voici : J'ai été élevé moi-même par une excellente mère, dont je ne perdrai jamais le souvenir..... (en disant ces mots, il essuie du revers de la main une grosse larme.) Plus tard, avant et après ma première communion, j'ai été l'objet d'une attention toute particulière de la part de M. le curé. Quel digne homme ! Entr'autres conseils, il me répétait souvent celui-ci : " Mon cher enfant, quand tu voudras décider quelque affaire importante, ne le fais jamais sans consulter ton bon ange. Lui, ne te trompera jamais. " Et il avait bien raison, ce sage directeur ; aujourd'hui, j'en suis pleinement convaincu.

Plus tard, étant âgé de vingt-deux ans, je pensai sérieusement à faire le choix d'une compagne. Mais où la prendre, je n'en savais rien. Je me rappelai alors le conseil de mon vénérable curé. Je priai mon bon ange de me conduire lui-même vers celle que je devais épouser. Cette prière, je la répétais à chaque instant.

Un jour, je rencontre un jeune homme du voisinage. Il me dit, en m'abordant : " Mais, dis donc, André, ne penses-tu pas à te marier. Ton père est assez riche, vous avez une belle terre, et te voilà d'âge. — Tu as raison, lui répliquai-je ; mais je ne sais où trouver femme. — Mais tu peux en trouver partout. — Oui, mais je ne veux pas de celles que l'on peut trouver partout. — Ne sois pas trop difficile, et viens dans deux jours à telle maison et là tu en trouveras certainement une, car il y aura des filles en grand nombre, réunies pour danser. — Sans trop réfléchir, je m'engageai à me rendre à cette réunion. Le jour arrivé, pour ne pas manquer à ma parole, je mis mes plus beaux habits et me mis en route. Aussitôt que j'eus passé le seuil de la porte, je me rappelai le conseil de mon curé, et je répétai ma prière à mon bon ange. A peine avais-je fait cette invocation, que j'éprouvai la plus grande répugnance à aller au rendez-vous. Cependant, je

continuai mon chemin; tout en priant. Il y avait sur ma route un calvaire. Je me dis, pour calmer mes scrupules : " j'arrêterai faire ma prière au pied de la croix, et là je me déciderai." Arrivé à ce saint lieu, j'en franchis l'enceinte ; mais quelle ne fut pas ma surprise ! Là je vis agenouillée, le front incliné, les mains jointes, une jeune fille d'une vingtaine d'années, mon approche ne parut pas du tout la déranger, elle ne leva pas même les yeux. La présence de cette jeune personne, à la figure angélique, ne fit qu'accroître ma ferveur, je passai là une demi heure sans trop m'en apercevoir. Au bout de ce temps, elle sort de sa profonde méditation, se lève et se met en route. Quant à moi, il me semblait entendre une voix qui ne cessait de me répéter : " Voilà celle que Dieu te destine pour femme " — c'était bien mon bon ange qui me parlait alors. Je me levai quelques instants après, je rebroussai chemin, et suivis cette jeune personne à distance. Quand elle fut arrivée à la maison paternelle, et au moment où elle allait franchir la porte, je m'approchai d'elle, et je lui demandai en tremblant, car j'étais rempli de respect pour elle : — Mademoiselle me permettez-vous d'entrer. — Oui, monsieur, et d'autant plus volontiers que mon père et ma mère doivent se trouver dans la maison. Je compris de suite que si le père et la mère n'avaient pas été présents, elle m'eût tout simplement fermé la porte au nez. Et cet acte de prudence, loin de me déplaire; ne fit que me convaincre de la sagesse de cette jeune personne. Je passai une heure environ au sein de cette respectable famille, et quand je sortis, j'étais loin de penser à aller au bal. Un mois après, je conduisais cette jeune personne à l'autel, et depuis lors, je n'ai eu qu'à me féliciter d'avoir pris conseil de mon ange gardien.

Tous les ménages seraient aussi heureux que celui-ci, si tous les jeunes gens apportaient à la réception du sacrement de mariage les mêmes préparations.

(A continuer.)

L'Ange Gardien au Foyer domestique.

C'est un bien doux sanctuaire que le foyer domestique. Un père et une mère y trouvent de grandes joies, entourés de la couronne souriante de leurs petits enfants. Tandis que, d'un œil plein d'amour, ils suivent leurs innocents ébats, toutes les peines, toutes les larmes passées s'effacent de leur mémoire. Ils ne voient plus qu'un avenir radieux. Un sourire, une parole naïve, un baiser qu'on leur apporte dans un instant ravi au jeu les comblent d'allégresse. C'en est assez pour ouvrir devant eux tout un horizon de splendides espérances. Ce plaisir est plus grand encore si la religion préside au foyer; car la religion rend les jouissances plus pures, et les espérances plus vives.

Il ne manque pas de ces familles chrétiennes qui, au milieu de leur bonheur, savent remonter à la source, et rendre grâces à Dieu.

Mais après Dieu, il en est une autre cause à laquelle ils ne pensent pas assez : c'est l'Ange gardien.

Cet être céleste, doux, bienfaisant, s'attachant avec amour à ceux que lui confie la bonté divine, entre pour une part considérable dans les joies de la famille. Sans doute il prend soin de tous les âges; néanmoins prend-il de l'enfance un soin particulier, parce que l'enfance en a plus besoin, et se trouve mieux disposée à recevoir ses bons offices.

Autour de ces jeunes corps exposés par la nature même des choses à tant de périls, l'Ange gardien remplit les fonctions d'une vigilante nourrice. Que dis-je? Il remplit les fonctions d'une mère; et de quelle mère! Il n'a pas moins d'amour qu'une mère; il a plus de délicatesse: il a l'œil toujours ouvert, aperçoit mieux le danger, et le prévient plus rapidement.

Qu'elle est fragile, cette vie de quelques jours cachée sous les rideaux d'un berceau! Elle ne trouve en elle-même aucun moyen de se défendre, et n'a pas

toujours la faculté d'user de sa seule ressource : les cris. La nourrice ou la mère sont parfois absentes. D'ailleurs peuvent-elles s'apercevoir de toutes les crises invisibles qui travaillent ce petit organisme en voie de formation ?—Oh ! que de mères auront des grâces à rendre à l'Ange gardien de leur enfant, quand elles découvriront plus tard combien de fois, à leur insu, il l'a préservé de la mort.

Et lorsque l'enfant grandit, ne semble-t-il pas que les dangers grandissent aussi ? Ses pas, que ne guident ni la raison, ni la réflexion, le conduisent souvent au bord des abîmes. Ne l'a-t-on pas vu s'y arrêter, comme retenu par une puissance mystérieuse ? La seule pensée du danger faisait frémir la mère encore longtemps après. Qui donc l'avait sauvé ? Le sentiment du péril ? Mais son joyeux sourire montrait assez qu'il n'en avait pas l'idée. Qui l'avait sauvé ?—C'était son ange gardien.

Cent fois son insouciance l'a mis à deux doigts de la mort. Cent fois il a été la victime d'accidents qui devaient infailliblement amener sa perte. Il en sortait toujours sain et sauf : ou remportant seulement une légère blessure ; tout juste ce qu'il fallait pour lui servir de leçon. Qui n'a gardé des premières années de sa vie une de ces cicatrices laissées, il semble, par l'ange gardien, pour faire souvenir de son amour.— On dit qu'il est une providence pour les petits enfants : oui, mais c'est par l'Ange gardien qu'elle s'exerce.

Ce sont là les soins du corps ; mais l'enfant a aussi une âme, précieuse devant Dieu ; le démon la convoite, et cherche à la saisir dès que les premières lueurs de la raison s'y font entrevoir. On ne sait pas assez que l'enfant a une âme, et qu'elle est exposée. Un instant suffit pour laisser entrer dans ce petit sanctuaire une inspiration satanique, et perdre le trésor de l'innocence. Et quand le péché a pénétré dans le secret d'une de ces consciences, il y reste parfois longtemps, à cause de la honte qui la tient captive. C'est

la cause de grands ravages. De là proviennent ces changements de caractère qui étonnent, et font succéder à la douceur charmante l'esprit de colère et d'aigreur. — N'est-il donc pas besoin que l'Ange veille sur cette âme, et lui conserve, avec l'innocence, son attrait indéfinissable de candeur et d'amabilité ?

Et quand même il n'y aurait pas à faire éviter le péché, n'est-il pas nécessaire, pendant que l'âme se forme, d'y jeter dès le commencement, ainsi que des germes, les grandes pensées de Dieu, de la religion, de la distinction du bien et du mal ? Il faut élever de temps à autre ces jeunes cœurs vers le bien suprême, et faire apparaître devant ces intelligences naissantes l'idée d'un Bienfaiteur et d'un Père qui est aux cieux, qu'on doit prier et remercier.

Hélas ! que d'enfants seraient étrangers à toutes ces nobles inspirations si le bon Ange n'était là pour remplacer la mère ! Si cet âge possède, en quelque sorte l'instinct du bon Dieu ; s'il le cherche partout ; s'il aime qu'on le lui montre dans les fleurs qu'il admire, dans les prairies, dans les ruisseaux qui le charment ; dans les étoiles du soir qu'il se plaît tant à considérer, qui donc lui suggère toutes ces aspirations, sinon l'Ange gardien ? Il tient lieu de précepteur ; il ouvre le cœur et l'intelligence aux choses vraies et saintes ; il y dépose de fécondes semences, et ces semences grandiront, si on ne les laisse étouffer, Elles feront des enfants la joie et la gloire de leur famille.

C'est ainsi que l'Ange de Dieu prend soin des petits enfants. On l'a souvent représenté recueillant leurs prières pour les porter au Ciel. Comme cette pensée est douce à un cœur maternel ! Au moment où ces âmes pures, agenouillées le matin devant leur petit lit, récitent leur petite prière, et disent : " Mon Dieu " je vous donne mon cœur.... Faites-moi la grâce " d'être bien sage et bien obéissant... Bénissez papa et maman.... ", un ange recueille ces naïves formules. Il va les présenter devant le trône de Dieu, où elles

sont échangées contre des bénédictions pour les enfants et les parents; gages précieux pour les uns et les autres.

Or, ce céleste ami de l'enfance, ce gardien du corps et de l'âme, qui les protège d'une main si bienfaisante, est trop souvent oublié. On ne pense pas qu'à lui, après Dieu, l'on est redevable des suaves jouissances du foyer domestique; qu'à lui, après Dieu, l'on doit la conservation de ces perles admirables, les plus beaux ornements de leur mère.

Si l'on y pensait, et que l'on sût y faire penser les enfants, en leur parlant du bon Ange, de sa tendresse, de sa sollicitude, ce serait une grande leçon de morale, et en même temps un moyen efficace de développer en eux les sentiments délicats. Il est toujours utile de leur apprendre la reconnaissance envers ceux qui les aiment. Ils sont portés naturellement à l'affection. Et plus l'objet qu'on leur offrira sera dégagé d'éléments grossiers, plus on formera leur cœur à s'attacher aux choses véritablement grandes et nobles, capables d'être aimées sans exposer au danger d'un amour trop peu élevé au-dessus des sens.

D'ailleurs, il n'est pas difficile de les familiariser avec la pensée de l'Ange gardien. Ils possèdent un désir inné du merveilleux, de l'invisible. On obtient tout d'eux par la promesse d'un conte de fées. Pourquoi ne leur parle-t-on pas des Anges gardiens? Il y a autant de poésie que dans les fées, et de plus la réalité. Si les enfants aiment à entendre parler de ces êtres imaginaires, aériens, qui se transportent comme le vent à une distance extrême, et opèrent des prodiges par la baguette enchantée, croit-on qu'ils n'écouteront pas avec attention, quand on leur racontera de belles histoires d'Anges gardiens? On leur dira qu'ils ont près d'eux un bel ange, aux ailes bleues, léger comme un nuage, bon comme une mère, suivant tous leurs pas, les aimant comme de petits frères. Cet Ange voit le bon Dieu au Ciel; passe d'un

lieu à un autre plus facilement même que la reine des fées; il est puissant pour punir les enfants indociles et récompenser les enfants sages, il dit au bon Dieu tout ce que fait son petit protégé; il est content quand la prière est bien faite, ou la leçon bien apprise. Au contraire, il pleure et se cache le visage de ses ailes quand on a été insoumis et qu'on s'est fâché pour obéir.

C'est ainsi que tout en intéressant, on pourra enseigner une morale élevée et pleine d'attraits, former à des sentiments délicats et vrais, et en même temps faciliter par ces dispositions la mission de l'Ange gardien : mission d'amour pour l'enfant; mission de consolation pour les parents; mission qui doit faire fleurir au foyer domestique, l'innocence, source d'espérance et de joie pour la famille chrétienne.

L'abbé PETIT.

La Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline.

Troisième Article.

Madame Martin n'avait pas voulu entrer au couvent à la dérobée; elle y avait même mis une espèce de solennité qui n'irait pas aujourd'hui avec le refroidissement de la piété publique. Comme autrefois la mère de saint Jean Chrysostôme, avec non moins d'éloquence peut-être, mais dans un sens beaucoup plus chrétien et un but incomparablement plus élevé, elle fit un discours à son fils, afin de le préparer à une aussi douloureuse séparation pour le cœur de l'une et de l'autre.

“ Mon fils, j'ai à vous communiquer un grand secret que je vous ai tenu caché jusqu'à présent parce que vous n'étiez pas en âge de l'écouter ni d'en comprendre l'importance. Mais aujourd'hui que vous êtes plus

raisonnable et que je suis sur le point de l'exécuter, je ne puis plus différer de vous en donner connaissance. Je vous dirai donc que dès le temps que Dieu m'a séparée de votre père, avec lequel je n'ai vécu que deux ans, il m'a donné l'intention de quitter le monde et de me faire religieuse. Depuis lors ce dessein s'est toujours fortifié, et si je ne l'ai pas exécuté, c'est que vous étiez trop jeune et que j'ai cru nécessaire de rester auprès de vous pour vous apprendre à aimer Dieu et à le bien servir. Sur le point de vous quitter, en ce moment, je n'ai pas voulu le faire sans vous le dire et vous prier de le trouver bon. J'aurais pu m'échapper sans bruit et à votre insu, car il y va de mon salut, et quand il est question de se sauver, on n'a besoin de la permission de personne. Mais comme vous auriez été étonné de vous voir tout-à-coup sans père et sans mère, ne voulant pas vous causer un aussi amer chagrin, je vous ai pris ici en particulier pour vous demander votre consentement. Dieu le veut, mon fils, et si nous l'aimons nous devons le vouloir aussi. C'est à lui de commander, à nous d'obéir. Si cette séparation vous afflige, vous devez penser que c'est un grand honneur que Dieu me fait de m'avoir ainsi choisie pour le servir. De votre côté, vous devez vous estimer heureux en apprenant que je le prierai pour vous jour et nuit. Dites moi maintenant si vous consentez à ce que j'obéisse à Dieu qui me commande de me séparer de vous."

Après ce discours, l'enfant, qui ne s'y était pas attendu, demeura interdit, accablé; il ne put que laisser échapper ce cri sublime de tendresse filiale, non moins éloquent que le discours de sa mère: — "Je ne vous verrai donc plus!" — "Ne croyez pas cela, mon fils, je ne m'éloigne pas de vous, le lieu de ma retraite est le couvent des Ursulines, il est tout près, vous pourrez me voir aussi souvent que vous le désirerez." — "S'il en est ainsi, si je dois jouir de la consolation de vous voir et de vous parler, je consens à tout." La mère

continua : " J'aurais eu bien de la peine à me séparer de vous si vous aviez fait de la résistance ; mais puisque vous le voulez bien, je me retire et vous laisse entre les mains de Dieu . . . Adieu, mon fils. "

Quelle scène sublime ! et combien elle est supérieure à ce que l'on admire le plus dans les pièces de théâtre !

" C'était le lieu et le moment de donner à son fils un baiser pour dernière marque d'affection, dit don Claude Martin ; mais elle ne le fit pas, et il y avait dix ans qu'elle ne l'avait fait. " Voilà encore ce qui paraît inexplicable, ce qui semble même une espèce de barbarie dans une mère. Cesser d'embrasser son enfant à l'âge de deux ans ! J'avoue, dit don Claude, que je n'avais jamais compris moi-même cette conduite jusqu'au moment où elle m'en donna l'explication suivante : " Il y avait bien dix ans que je lui imposais le sacrifice de ne me faire aucune caresse, de même que je ne lui en faisais point de mon côté, quoique je l'aimasse beaucoup, afin que n'étant point habitué aux marques de tendresse et à la sensibilité des autres enfants, il éprouvât moins de peine quand le jour de la séparation serait venu. " Il en fut tout autrement, ajoute le fils, mais l'héroïque mortification de la mère n'en est pas moins admirable sans doute qu'imitable.

Cependant la résignation du jeune Martin ne dura pas longtemps ; excité par d'autres enfants qui se moquaient du consentement qu'il avait donné au départ de sa mère, il alla avec eux faire un horrible tapage à la porte du couvent, criant de toutes ses forces : Rendez-moi ma mère ! D'autres fois il entraît à l'église et passant sa tête par la grille ouverte pour la communion, il faisait entendre le même cri. On le faisait venir au parloir, sa mère tâchait de l'apaiser et de le consoler, mais on remarquait qu'il s'en allait à reculons, même dans la rue, les yeux fixés vers les croisées du monastère jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. La mère avait le cœur brisé à la pensée du dou-

loureux sacrifice qu'elle imposait à son fils, mais elle mettait toute sa confiance en Dieu. "J'en portais amoureusement la croix pour mon cher Jésus, lui dit-elle plus tard, et un jour ce Sauveur aimable me donna intérieurement l'assurance qu'il prendrait soin de mon fils, et il me consola si bien que toute mon affliction fut changée en une paix solide, avec la certitude que cet enfant serait un jour consacré à son service."

Quelque temps après, les Pères Jésuites s'en chargèrent et l'emmenèrent à leur collège de Rennes.

Le public, de son côté, s'irritait contre elle, la traitait de marâtre cruelle, indigne du nom de mère. Mais rien n'est mobile comme ces sortes d'impressions; le monde est souvent meilleur qu'il ne croit; un rien l'irrite, le met en fureur; mais souvent cette fureur se calme subitement sans qu'on sache par quel moyen, à moins qu'on ne remonte à Dieu, qui tient en ses mains les flots des passions humaines comme ceux de la mer. "Bientôt, dit-elle, les personnes qui avaient blâmé mon entrée en religion changèrent de sentiment et avouèrent que la bonté divine conduisait mes affaires. Si elles avaient vu ce que Dieu opérerait en mon âme, elles m'eussent aidée à chanter ses miséricordes, mais c'était un secret qui leur était caché." Voilà une parole qui mérite attention et qui est peu comprise. Les personnes du monde restent incroyables quand on leur dit que Dieu parle aux âmes qui se donnent à lui, qu'il les console, les fortifie, leur fait comprendre sa pensée de manière à rendre le doute impossible; cependant cela est vrai, cela arrive tous les jours.

(A continuer.)

CHRONIQUE.

Nous voilà rendus au milieu du mois de Marie, et jusqu'ici nous n'avons qu'à bénir le ciel du spectacle édifiant que donnent toutes les paroisses du pays. Les exercices qui se font dans toutes nos églises, sont suivies avec piété et assiduité.

Pour seconder le zèle de nos lecteurs et accroître, si c'est possible, leur confiance en Marie Immaculée, nous allons leur faire connaître un nouveau trait de sa miséricorde :

Dans une des campagnes de la France, il y a à peine quelques années, une famille, son chef excepté, suivait les exercices du mois de Marie avec une grande piété. Le premier jour de ce beau mois, un membre de cette famille, une petite fille, âgée à peine de cinq ans, avait dit à sa mère : " Maman, moi, je fais le mois de Marie pour mon petit papa. " Nous allons voir comme elle était bien inspirée, cette enfant, et que la sagesse dont elle faisait preuve était bien au-dessus de son âge. Le père de ce petit ange tenait une conduite rien moins qu'édifiante. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne s'enivrât deux à trois fois, et alors ce n'était plus un homme, mais une bête féroce. Outre qu'il mettait sa famille dans la plus grande indigence, en dépensant dans les auberges le peu d'argent qu'il gagnait, il faisait endurer à sa femme et à ses enfants les plus mauvais traitements. Il leur fallait souvent quitter la maison et aller chercher refuge ailleurs.

Cette petite fille avait donc grandement raison de faire le mois de Marie pour obtenir la conversion de son père.

Un jour, au moment où on allait se rendre à l'église, cette enfant, voyant son père se préparer pour ses courses ordinaires, va se jeter à son cou, et le tenant étroitement serré dans ses petits bras : " Cher petit papa, dit-elle, aimes-tu ta petite Philomène ? " Le père confus, lui répondit d'un air embarrassé : " Pourquoi me fais-tu cette question ? Tu sais bien que je l'aime. "

“ Eh ! bien, si tu aimes ta petite fille, viens à l'église avec elle. Oh ! que ça fera plaisir à ma bonne maman.” Le père, pour se tirer de l'embarras où le mettait son enfant, lui dit : “ J'irai demain.” La pauvre enfant courut aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à sa mère ; elle était si naïve qu'elle ne put même soupçonner que son père put la tromper.

La famille, de retour à la maison vers sept heures du soir, trouva le père absent. A huit heures, malgré une pluie battante, il n'était pas encore entré. Neuf heures, dix heures sonnent, personne n'arrive..... Alors, la pauvre mère, ne pouvant plus maîtriser l'inquiétude qui remplit son âme, dit à l'aîné de ses enfants, âgé de dix-sept ans : “ Mon fils, allons à la recherche de ton père, je crains qu'il ne lui soit arrivé quelqu'accident.” Les voilà donc qu'ils partent, malgré la pluie qui tombe par torrents et les ténèbres profondes. Ils s'avancent lentement et à tâtons sur la voie qu'a coutume de suivre cet ivrogne. On s'arrête souvent, on prête l'oreille pour saisir le moindre bruit.....

Après avoir cheminé ainsi près d'une demi-heure, la mère heurte de son pied une masse jetée en travers de la route et fait une lourde chute. En se relevant, elle porte ses mains sur cet objet, et après l'avoir considéré, elle reconnaît que c'est un homme, et aussitôt son cœur lui dit que c'est son mari. Mais est-il mort ? vit-il encore ?..... Voilà ce qu'elle ne peut reconnaître..... Quelle position !..... Aussitôt elle crie à son enfant, qui est à quelques pas d'elle, d'aller chercher du secours. Pendant ce temps, elle prie, elle gémit ; car son mari ne donne aucun signe de vie. Comme les quelques instants qu'elle passa à attendre lui parurent longs ! Enfin, le secours arrive, on transporte ce corps inanimé dans sa demeure. Aussitôt qu'on peut l'examiner de près et à la lumière, on reconnaît qu'il respire encore. Quel soulagement pour cette famille éplorée ! On lui prodigue tous les soins que réclame

son état, et quelques heures plus tard, il recouvra la connaissance. Le lendemain, de ce jour fatal, vers midi, comme il paraissait assez bien rétabli, la mère, qui était encore sous le coup de la forte impression de la veille et qui ne se sentait pas la force de faire connaître à son mari le danger qu'il avait couru, chargea sa petite Philomène de continuer la mission de charité qu'elle avait commencé à l'égard de son père. D'ailleurs, elle savait que la voix de son enfant irait mieux au cœur de son époux que la sienne. Elle lui dicta en quelques mots un petit sermon bien respectueux, mais bien pathétique. La petite ne se le fit pas dire deux fois; elle partit aussitôt, alla se placer sur les genoux de son père, l'embrassa avec effusion, comme le jour précédent, et lui dit : " Oh ! petit papa, tu as été bien malade, cette nuit ! Maman a pleuré gros, et nous autres aussi, vas ! Sais-tu qui t'as sauvé la vie ? C'est la bonne Vierge, car vois-tu, je la prie tous les jours pour toi, et c'est pour toi encore que je fais mon mois de Marie. Te souviens-tu de la promesse que tu m'as faite hier ? Tu as dit à ta petite Philomène que tu l'aimais et que tu allais venir à l'église avec elle aujourd'hui. Tu vas y venir, n'est-ce pas ? " Le père, sans dire un mot, fit un signe affirmatif, et se mit à pleurer abondamment. Sa petite fille essuyait ses larmes et cherchait à le consoler. La mère et les autres enfants, témoins de ce touchant spectacle, pleuraient aussi, mais c'étaient des larmes de joie qu'ils répandaient, car ils comprenaient que les prières de la petite et les leurs avaient été exaucées.

Le soir, quand la cloche qui annonçait le commencement des exercices se fit entendre, le père et sa petite fille étaient déjà aux pieds de l'autel de Marie.

Quand la souffe fut entrée, un prêtre monta en chaire, et après avoir fait la prière du soir, fit de sérieuses réflexions sur la brièveté de la vie et sur les dangers que court à chaque instant celui qui vit dans l'habitude du péché mortel, etc. Chacune des paroles du

prédicateur tombait sur le cœur de ce pauvre malheureux comme autant de charbons ardents, aussi y produisaient-elles la plus profonde douleur, qui se manifestait au dehors par des soupirs et des sanglots.

Aussitôt que le prêtre fut descendu de chaire et entré dans la sacristie, le père dit à son enfant : "Attends-moi, ma chère, j'ai affaire à monsieur le curé... Son affaire durera au moins une demi-heure. Il revint vers sa petite Philomène, les yeux rougis par l'abondance des larmes, mais le bonheur empreint sur la figure. Deux jours plus tard, il était à la sainte table, et depuis lors il ne voulait plus se séparer de son enfant, qu'il regardait comme son ange gardien, et l'union, la paix et l'aisance devinrent le partage de cette famille !

Combien d'enfants pourraient obtenir les mêmes faveurs pour leurs parents, s'ils savaient le chemin qui conduit à leur cœur et s'ils avaient autant de confiance en Marie Immaculée que notre petite Philomène. Puisse l'exemple de cette jeune enfant trouver bien des imitateurs, et la miséricorde de la très-sainte Vierge attirer à elle tant d'âmes qui s'en tiennent éloignées, parce qu'elles ignorent les trésors de bonté, d'affection que renferme son cœur de mère.

Dans notre dernière chronique, nous avons accusé réception d'un ouvrage, intitulé : "*Trésor des âmes pieuses*," et nous avons remis à aujourd'hui à faire connaître ce précieux travail. Oui, ce livre est bien un *trésor*, et son auteur mérite à un haut degré la reconnaissance des âmes pieuses, pour avoir réuni dans un volume de huit cents pages environ, in 180, tant de pratiques, de prières, de cantiques, de sujets de méditations. Pour donner une idée de cet excellent livre, il suffit d'en faire connaître les principales divisions. Ce manuel se divise en sept parties. Dans la première se trouvent des pratiques pour chaque jour, chaque semaine, chaque mois des différentes époques de l'année ; des réflexions sur le choix d'un état, sur

le temps des maladies ; des explications sur l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, la confession, les commandements de Dieu et de l'Église, les sept sacrements, les œuvres spirituelles de miséricordes, le saint sacrifice de la messe, les principales fêtes de l'année, etc.

La deuxième partie contient des pratiques de dévotion pour les mois de mars, de mai, de juin et de novembre, c'est-à-dire, pour les différents mois consacrés à saint Joseph, à la Sainte Vierge, au Sacré Cœur de Jésus et aux âmes du purgatoire ; aussi les exercices du chemin de la Croix, un petit recueil de neuvaines. Dans la troisième partie se trouvent des cantiques, au nombre de quarante-sept. La quatrième partie traite des indulgences ; la cinquième, de la prière ; la sixième fait connaître de pieuses industries qui peuvent aider puissamment les âmes à acquérir la perfection chrétienne ; la septième contient des sujets de méditations sur les principales vérités de la religion.

Ce livre, qui est ce qu'il y a de plus complet dans le genre et qui ne coûte cependant que quatrechelins, est l'œuvre d'un prêtre du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, le Révd. M. Picard.

Sorti des presses de M. Sénécal, il est irréprochable sous le rapport typographique.

Nous accusons aussi réception de deux livraisons d'une publication intitulée : " Institut des artisans." Elles sont la reproduction d'éloquents discours prononcés par l'auteur devant l'institut de ce nom.

Si le livre de M. Picard mérite de se trouver entre les mains de toutes les âmes dévotes, les *entretiens* de M. l'abbé Demazures, aussi du séminaire de Saint-Sulpice, devraient être sur la table de tous ceux qui s'occupent d'arts industriels et des beaux arts.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

(Suite.)

M. le Curé.—D'après le calcul de ce marchand, la famille A. P. avait donc acheté des habits et des objets de luxe pour la somme de trente-cinq piastres et dix-huit sous !

Les habitants.—Monsieur le Curé, nos femmes et nos filles nous coûtent cher par le temps qui court !

M. le Curé.—Les hommes aussi, il faut l'avouer. Un jeune homme aujourd'hui ne veut plus se montrer avec des habits d'étoffe du pays, avec des bottes *sauvages*, un chapeau de paille. Il lui faut un surtout, de drap fin, une casquette ou un chapeau de castor, des bottes fines, une veste de satin ou de soie, et avec tout cela, il croit avoir beaucoup d'esprit, et il n'en a pas assez pour s'apercevoir qu'il ruine son père, qu'il met sa famille dans une grande gêne et qu'il se prépare à lui-même le grand chemin pour tout héritage. Et ce jeune fat que vous voyez parader les mains dans les poches, la pipe au bec, est le fils d'un cultivateur qui le plus souvent, malgré ses travaux et ses fatigues ne peut pas attacher les deux bouts ensemble, à la fin de l'année, comme on dit vulgairement. Mais ce n'est pas tout : regardez arriver les voitures devant la porte de l'Eglise, le dimanche. Parmi ces voitures, combien comptez-vous de petites charrettes ? Combien d'autres voitures à deux roues ? Si vous vous trouvez dans une concession éloignée, dans une paroisse nouvelle, vous en comptez une moitié, un quart ; mais dans nos grandes et anciennes paroisses, le nombre en est très-petit, cinq à six, au plus. Aujourd'hui, chaque habitant à son *quatre roues* et tout l'attelage est brillant comme ceux des anciens seigneurs. Et

c'est le fils de famille, et c'est la demoiselle de la maison, qui ont décidé le papa à faire cette dépense, qui est au-dessus de ses moyens.

Les habitants.—Il faut l'avouer en gémissant, Monsieur le Curé, du train que nous y allons il faudrait que nos terres produiraient beaucoup plus qu'elles ne produisent pour que nous pourrions faire face à tant de dépenses, et si nous continuons d'écouter la jeunesse d'aujourd'hui, nous en verrons de belles, plus tard.

M. le Curé.—Qu'on me comprenne bien, je ne suis pas contre les voitures à quatre roues et commodes, mais je suis contre celles qui sont d'un prix trop élevé pour les ressources de ceux qui se les procurent. Tout de même, vous avez raison, mes bons amis, et si nous nous hâtons d'améliorer nos champs de manière à leur faire produire cent pour cent de plus qu'ils ne produisent aujourd'hui, et si le luxe continue d'aller son train, nous en verrons de belles, plus tard et bien vite.

Maintenant, pour vous faire envisager le luxe sous son vrai jour, pour vous faire toucher du doigt ses conséquences désastreuses pour les familles, les sociétés et les empires, pour l'âme aussi bien que pour le corps, je vais vous faire connaître l'opinion d'un homme qui peut être classé, pour le cas actuel, parmi les plus grands économistes et les plus grands théologiens. Bergier, dans son *dictionnaire de théologie* dit, : “Il suffit d'avoir une légère teinture de l'histoire, pour savoir que c'est le luxe qui a détruit les anciennes monarchies ; ainsi ont péri celle des Assyriens, celle des Perses, celle des Romains : en faut-il davantage pour nous convaincre que la même cause produira toujours le même effet ?

“ Une religion qui nous prêche la mortification, l'amour de la croix et des souffrances, le renoncement à nous-mêmes, comme des vertus absolument nécessaires au salut, ne peut pas approuver le luxe ou la recherche des superfluités. Jésus-Christ a condamné ce vice par ses leçons et ses exemples ; il a voulu

naître, vivre et mourir dans la pauvreté, par conséquent, dans la privation des commodités de la vie, etc.

“ La vertu, c'est-à-dire, la force de l'âme peut-elle se trouver dans un homme énervé par le luxe et par la mollesse ? Les philosophes même païens ont jugé ce phénomène impossible.

“ Ceux même qui ont voulu faire l'apologie du luxe, sont forcés de convenir qu'il amollit les hommes, énerve les courages, pervertit les idées, éteint les sentiments d'honneur et de probité..... Il tarit la vraie source des richesses en dépeuplant les campagnes, en ôtant à l'agriculture une infinité de bras. Il met dans les fortunes une inégalité monstrueuse, rend heureux un petit nombre d'hommes aux dépens de millions d'autres. Il rend les mariages trop dispendieux par le faste des femmes, et multiplie les célibataires voluptueux et libertins..... ”

Mes amis, que pensez-vous de tout ceci ?

Les habitants.—Monsieur le Curé, nous n'aurions jamais cru que le luxe put faire autant de mal et au corps et à l'âme. Ah ! si tous les cultivateurs du pays, leurs femmes et leurs filles, étaient ici, nous sommes sûrs que cet entretien produirait sur le plus grand nombre un grand effet. Quand à nous, nous sommes bien décidés à y voir de près.

M. le Curé.—Mes bons paroissiens, mettez-vous à l'œuvre avec courage, formez une ligue, faites une guerre à mort à tout ce qui sent le luxe, habillez-vous proprement, mais simplement, avec la laine de vos moutons, avec le lin que produit votre champ, et vous verrez que votre exemple trouvera des imitateurs, d'abord parmi vos co-paroissiens, puis ensuite dans les paroisses voisines. De plus, employez pour améliorer vos terres l'argent que vous dépensez en frivolités, et vous aurez fait faire un grand pas à l'agriculture de cette localité.

(A continuer.)

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

Il n'y avait que moi qui fusse exempt de tels soucis; et comme mon cœur m'emportait en avant, en un clin d'œil j'étais devant la claire-voie qui sert de barrière à la gare. Derrière la claire-voie, un jeune homme, le cou tendu, scrutant de loin, d'un air préoccupé, au sein de la foule des voyageurs, poussait sa tête à droite, à gauche, pour mieux distinguer à travers les différents groupes, et forçait en arc un jonc que ses deux mains pressaient par les deux bouts. J'arrive à cinq pas de lui, nos yeux se rencontrent.

“ Comment! est-ce vous, mon Père? s'écria-t-il avec l'accent de la plus vive surprise.

— “ Mais oui, cher enfant. Comme le bon Dieu vous envoie là à propos! ”

“ Aloys fut un court moment avant de se reconnaître tout-à-fait; puis il s'écria: “ Vraiment! Dieu n'avait jamais été avec moi comme cela auparavant! Je ne puis m'empêcher de reconnaître sa main dans tout ce qui m'arrive depuis quatre ou cinq jours. Mais papa est peut-être arrivé par ce train; partons vite. ”

“ Ce disant, il s'empare de mon bras et m'entraîne. Tout auprès de la gare est l'embouchure d'une rivière: un terrassement s'élève entre l'eau et la ligne ferrée sur un assez long parcours. Le talus, en pente douce du côté de la mer, est couvert de larges pierres disposées en forme de pavé. En moins d'une minute nous marchions sur ces pierres, Aloys et moi, à l'abri des regards de la foule qui se pressait autour de la gare, et suffisamment cachés du côté de la ville. La mer était haute; les vagues venaient clapoter à travers les pierres et expirer en léchant le pavé jusqu'à nos pieds.

“ Le premier mot qu'Aloys me dit, après avoir assuré notre retraite, fut celui-ci: “ Vous venez pour me baptiser? ”

— “ Vous baptiser ! mon enfant, repris-je ; mais vous allez bien vite.

— “ Comment, vite ! Et pourquoi viendriez-vous donc ? Vous vouliez me recevoir l'autre jour avant que la tempête eût soufflé, et maintenant qu'elle se déchaîne vous hésiteriez ?

— “ Mais vous êtes peu instruit, encore dans notre sainte foi et ne connaissez peut-être pas toute l'importance d'un acte semblable.

— “ Il est vrai, je pourrais être instruit, et j'espère que je le deviendrai chaque jour d'avantage ; mais ne voyez-vous pas que Dieu m'a mis en quelque sorte dans la nécessité d'étudier mon catéchisme, en me procurant le séquestre forcé auquel papa m'a condamné ? Et comme ç'aurait été peu de me procurer la solitude si je n'avais pas eu de livre pour étudier, voici ce qui est arrivé. L'autre matin, lorsque papa me fit descendre subitement chez lui, avant même que j'eusse fini de m'habiller et sans me permettre de remonter dans ma chambre, je faisais ma prière catholique ; je la lisais dans le *Jardin de l'âme* ; j'obéis à l'instant, et sans réfléchir, je mis le livre dans ma poche, au lieu de le jeter sur un meuble. C'était providentiel ! Qu'aurais-je fait sans ce livre ?

“ Pour l'importance de cet acte, il est clair aussi que je ne puis l'apprécier suffisamment ; mais néanmoins c'est pour ma foi que je souffre et que je suis chassé à tout jamais de ma maison paternelle. Puisque le bon Dieu me soutient et me favorise ainsi maintenant, il faudra qu'il me donne bien plus de grâce encore quand je serai de fait incorporé à son Eglise... Savez-vous, mon Père, que je suis devenu énormément catholique durant ces quatre ou cinq jours !... Mais voici une raison dernière. Prisonnier dans cet hôtel, je n'en étais pas encore sorti, lorsque, il y a un quart d'heure à peine, l'idée et l'envie de sortir s'emparent de moi, au point que, n'y tenant plus, je descends dans la rue sans savoir où je veux aller. La réflexion et la

plus simple prudence auraient dû me détourner de sortir au moment de l'arrivée du train, et de venir du côté de la gare, au risque de rencontrer papa et d'être surpris en flagrant délit. Or, voilà que vous-même étiez détaché en avant de tout ce monde par la divine Providence, pour que la rencontre se fit dans les meilleures conditions, et que nous ne puissions manquer de reconnaître sa main attentive. N'est-ce donc pas la volonté de Dieu que vous me donniez le baptême?..”

(A continuer.)

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier et M. Pierre Picard, marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.